

# « Société décente »

Alain Mallet

3 novembre 2015

## Introduction

On va commencer par expliciter le sens des quelques lignes de la présentation de cet « atelier ». Il est d'abord question de « société décente », expression pour laquelle on propose deux définitions :

**Rousseau : il s'agirait d'une société où « nul citoyen n'est assez opulent pour pouvoir en acheter un autre, et nul n'est assez pauvre pour être contraint de se vendre ».**

On retiendra l'idée de limite. Ce n'est pas une société sans relations marchandes et sans inégalités, mais plutôt une société où il y a des relations économiques, marchandes, où il y a des inégalités, mais où le lien entre les hommes, le lien social, n'est pas d'ordre économique. L'ordre social n'est pas l'ordre économique et les relations entre les hommes ne sont pas altérées par des considérations économiques.

→ sous-entendu : l'emprise de l'économique sur les relations humaines fausse le sens de ces relations et entraîne l'hypocrisie, l'instrumentalisation et la corruption des êtres humains, riches et pauvres, et produit le contraire d'une « société décente », le contraire même d'une société.

N.B. : « société décente » ne se confond pas nécessairement avec « société socialiste » ou « société communiste », si l'on entend par là « société idéale ». Une société décente n'est pas une société idéale, sans conflit et sans injustice. C'est une société où les conflits, les injustices éventuelles peuvent se régler pacifiquement. La société possède en elle-même les moyens, institutionnels notamment, de se corriger, par des réformes et non pas par des révolutions. « Société décente », à la limite est un pléonisme, tandis que « société libérale » est un oxymore ».

On aura l'occasion d'examiner la nature du rapport entre « société décente » et « socialisme », parfois quasiment identifiés, parfois distingués par Jean-Claude Michéa.

**Orwell : une société décente est une société où « chacun aurait les moyens de vivre librement et honnêtement d'une activité qui ait un sens humain ».**

Ce qui est sous-entendu, c'est une certaine conception du travail, selon laquelle ce dernier est une activité qui permet à l'homme de s'accomplir, de se reconnaître dans son activité.. Ce que dit Georges Orwell, c'est que tout se passe comme si les métiers qui ont un sens, à la fois pour celui qui l'exerce et pour les autres, sont progressivement remplacés par des emplois qui n'ont pas de sens véritablement humain, et qui lorsqu'ils sont bien rémunérés, et permettent de faire une carrière, ne permettent pas de vivre « librement et honnêtement ».

Pour Orwell comme pour Rousseau, la possibilité de « vivre librement et honnêtement d'une activité qui ait un sens humain » ne va pas de soi.

N. B. Les propositions de Rousseau, d'Orwell et donc de J. C. Michéa – Michéa est le « fil conducteur » mais la notion examinée est celle de « société décente » - doivent donc se comprendre à la fois par rapport au libéralisme et au capitalisme mais aussi par rapport à tout ce qui se range sous l'étiquette socialiste,

communiste, ou même anarchiste. Ce qui est en jeu, c'est la question du rapport entre le travail et la liberté. Faut-il parler de « libération du travail », revendication qui se conçoit lorsque le travail est un emploi dépourvu de sens, ou faut-il parler de « libération par le travail », lorsque le travail est un métier porteur de sens ? Distinction qu'on retrouvera chez Christopher Lasch, auteur auquel J. C. Michéa se réfère souvent.

**« On prendra appui sur les analyses de J. C. Michéa (celles aussi de M. Mauss, G. Orwell, C. Lasch, P. P. Pasolini...), sans éluder la question de leur pertinence (I. Garo, F. Lordon) ».**

L'explication de cette phrase va permettre d'indiquer le plan du travail qu'on va faire :

Si la lecture de textes de Michéa servira de fil conducteur, on verra que ce dernier procède souvent par allusion, si bien que sa position ne se comprend qu'à la condition que celles-ci soient explicitées, à commencer, me semble-t-il, par son rapport, complexe, à Marx. Mais d'autres penseurs sont aussi souvent invoquées de manière tout aussi allusive, on en retiendra trois, Orwell, Mauss, Pasolini.

On se rendra très vite compte que sa pensée prête à discussion, voire à polémique. Or dans la mesure où le but de cet atelier n'est pas de recruter des partisans de Michéa, mais de faire connaître sa pensée, on prendra en compte certaines des critiques dont sa pensée est l'objet (→ Lordon, Garo...).

Donc une partie consacrée au rapport Marx/Michéa, une partie consacrée au rapport Orwell/Michéa, une partie consacrée au rapport Pasolini/Michéa, une partie consacrée à certaines de ses critiques, Lordon, Garo, ...

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais montrer le lien, que je vois, entre le choix de l'an dernier (Foucault) et le choix de cette année (Michéa). Alors même qu'on lisait des textes de Foucault, je lisais en même temps des textes de Michéa, et je tombais sur des formules comme celle-ci :

« ... Foucault – assurément le plus subtil des penseurs de cette nouvelle gauche libérale (p. 176)... Quant aux enjeux philosophiques et politiques de l'œuvre de Michel Foucault, on se reportera à l'essai stimulant et iconoclaste de Jean-Marc Mandosio, *Longévité d'une imposture...*(p. 200, *Le complexe d'Orphée*).

Après avoir lu de tels propos, j'ai voulu aller plus loin et essayer de comprendre quelles pouvaient être les raisons de tels jugements sur l'œuvre de Foucault. En quoi celui qui est associé à l'idée de révolte, peut-il être « le plus subtil penseur de la gauche libérale » ? Autrement dit, j'ai voulu comprendre en quoi j'aurais pu, du fait de sa subtilité, être victime, moi comme bien d'autres, d'une « imposture » ? Imposture qui ne concerne pas le seul Foucault (qui n'est que « le plus subtil ») mais qui correspond à cette habitude, à ce « réflexe de pensée » qui nous fait généralement associer (je n'ai pas dit « confondre ») « révolte, transgression, mouvement, gauche, progrès, socialisme » d'une part et « conformisme, conservatisme, ordre, droite, libéralisme » de l'autre.

Mais si subtilité il y a, elle peut être aussi, sous une autre forme, présente chez Michéa, et à supposer même que celui-ci nous aide à percevoir ce que la subtilité de Foucault nous cache concernant la signification de son entreprise, la lecture des textes de F. Lordon et d'I. Garo devrait nous prémunir contre certains aspects séduisants de la position de Michéa.

« On essaiera de comprendre ce que pourrait être une critique de la raison progressiste, dont on verra qu'elle est peut-être une démarche nécessaire pour qui souhaite sortir de « l'impasse Adam Smith ».

Une des thèses de Michéa consiste à affirmer que le marxisme (≠ Marx) d'un côté (et « la gauche ») et le libéralisme de l'autre (et « la droite »), s'ils s'opposent sur la scène politique, partagent cependant une même conception de l'histoire et de l'anthropologie qui commande à son tour une même conception de la nature des échanges et de la société.

→ D'où l'expression « Impasse Adam Smith » : la « gauche », en croyant s'affranchir du libéralisme s'inscrit dans la même problématique.

Libéralisme et marxisme partagent la même conception progressiste de l'histoire, selon laquelle « on n'arrête pas le progrès ».

Conception progressiste présente aussi bien chez les penseurs « libéraux » :

Tocqueville : « Tous les hommes de nos jours sont entraînés par une force inconnue qu'on peut espérer régler et ralentir, mais non vaincre, qui tantôt les pousse doucement et tantôt les précipite vers la destruction de l'aristocratie » (*L'Ancien Régime et la Révolution*).

Fouillée : « La justice n'échappe pas plus que tout le reste à la grande loi de l'évolution et du progrès » (*La science sociale contemporaine*, p. 324). Ou encore : « Comme cette buée grise et âcre que laisse derrière lui un train en marche, et qui finit par se dissiper, la démocratie de notre époque emporte avec soi son nuage de fumée qui peut, sur le moment, être assez épais pour voiler l'horizon et faire croire à un arrêt ou à un recul. En réalité, nous avançons vers un ordre de choses où la part croissante faite aux volontés individuelles et à leurs libres contrats n'empêchera pas les liens organiques de subsister et de s'étendre » (*La démocratie politique et sociale*, p. 201).

Marx : « La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire (p. 33)... avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables » (*Manifeste du parti Communiste*, p. 52).

A mettre en relation avec le texte célèbre de W. Benjamin (*9<sup>e</sup> thèse sur la philosophie de l'histoire*), qui apporte une note discordante.

→ 1) Marx/Michéa, 2) Orwell/Michéa, 3) Mauss/Michéa, 4) Pasolini/Michéa, 5) Lordon, Garo/Michéa.

### **1)Le rapport à Marx**

L'examen du rapport de Michéa par rapport à Marx me semble une clé pour comprendre sa position, et aussi pour comprendre le rapport entre l'idée de société décente, de « common decency », et l'idée de société socialiste.

Tout se passe comme si J. C. Michéa s'opposait à Marx au sujet de l'appréciation à donner à partir d'une analyse faite par Marx et sur laquelle – quant à l'analyse – J. C. Michéa est d'accord. Michéa partage l'analyse de Marx quant au rôle révolutionnaire de la bourgeoisie cependant qu'il s'oppose à Marx quant à l'appréciation que ce dernier en fait.

Pour comprendre, il faut partir d'un texte (celui où se trouve le mieux exprimée « la vision marxiste du monde ») de Marx, tiré du *Manifeste de Parti Communiste* :

« La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés qui unissent l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du paiement au comptant. Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste... La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un saint respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle en a fait des salariés à ses gages .

La bourgeoisie a déchiré le voile de sentimentalité qui recouvrait les relations de famille et les a réduites à n'être que de simples rapports d'argent.

La bourgeoisie a révélé comment la brutale manifestation de la force au moyen âge, si admirée de la réaction, trouva son complément naturel dans la paresse la plus crasse. C'est elle qui, la première a fait voir ce dont est capable l'activité humaine : elle a créé de tout autres merveilles que les pyramides d'Egypte, les aqueducs romains, les cathédrales gothiques ; elle a mené à bien de tout autres expéditions que les invasions et les croisades.

La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, c'est-à-dire tous les rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux, traditionnels et figés, avec leur cortège de conceptions et d'idées antiques et vénérables, se dissolvent ; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier. Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leurs conditions d'existence et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés » (p. 33, Editions sociales).

... Les classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie parce qu'elle est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes. Elles ne sont donc pas révolutionnaires, mais conservatrices : elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire (p. 48).

... Quant à la racaille, cette pourriture passive des couches inférieures de la vieille société, elle peut se trouver, çà et là, entraînée dans le mouvement par une révolution prolétarienne ; cependant, ses conditions de vie la disposeront plutôt à se vendre à la réaction (p. 48).

... Les conditions d'existence de la vieille société sont déjà détruites dans les conditions d'existence du prolétariat. Le prolétaire est sans propriété ; ses relations avec sa femme et ses enfants n'ont plus rien de commun avec celles de la famille bourgeoise ; le travail industriel moderne, l'asservissement de l'ouvrier au capital, aussi bien en Angleterre qu'en France, en Amérique qu'en Allemagne, dépouillent le prolétaire de tout caractère national. Les lois, la morale, la religion sont à ses yeux autant de préjugés bourgeois derrière lesquels se cachent autant d'intérêts bourgeois (p. 49).

... Les prolétaires n'ont rien à sauvegarder qui leur appartienne : ils ont à détruire toute garantie privée, toute sécurité privée intérieure (p. 49).

... La bourgeoisie est incapable de remplir plus longtemps son rôle de classe dirigeante... Elle ne peut plus régner, parce qu'elle est incapable d'assurer l'existence de son esclave dans le cadre de son esclavage... (p. 51).

Marx précise ensuite sa thèse en s'attardant sur les domaines où la domination de la bourgeoisie a produit ses effets : la propriété, la famille, la patrie, la politique.

La propriété :

« Ce qui caractérise le communisme, ce n'est pas l'abolition de la propriété en général, mais l'abolition de la propriété bourgeoise... la propriété privée d'aujourd'hui, la propriété bourgeoise.

« ... veut-on parler de cette forme de propriété antérieure à la propriété bourgeoise qu'est la propriété du petit bourgeois, du petit paysan ? Nous n'avons que faire de l'abolir, le progrès de l'industrie l'a abolie et continue à l'abolir chaque jour » (p. 55).

→ Parmi les mesures envisagées : « Travail obligatoire pour tous ; organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture » (p. 69).

La famille :

« La famille, dans sa plénitude, n'existe que pour la bourgeoisie ; mais elle a pour corollaire la suppression forcée de toute famille pour le prolétaire et la prostitution publique » (p. 61).

« Les communistes n'ont pas besoin d'introduire la communauté des femmes ; elle a presque toujours existé... le mariage bourgeois est, en réalité, la communauté des femmes mariées. Tout au plus pourrait-on accuser les communistes de vouloir mettre à la place d'une communauté des femmes hypocritement dissimulée une communauté franche et officielle ; Il est évident, du reste, qu'avec l'abolition du régime de production actuel, disparaîtra la communauté des femmes qui en découle, c'est-à-dire la prostitution officielle et non officielle » (p.63).

La patrie :

« Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur ravir ce qu'ils n'ont pas... Le prolétariat de chaque pays... est encore par là national, quoique nullement au sens bourgeois du terme » (p. 64).

« Quant aux accusations portées d'une façon générale contre le communisme, à des points de vue religieux, philosophiques et idéologiques, elles ne méritent pas un examen approfondi. Est-il besoin d'une grande perspicacité pour comprendre que les idées, les conceptions et les notions des hommes, en un mot leur conscience change avec tout changement survenu dans leurs conditions de vie, leurs relations sociales, leur existence sociale. Que démontre l'histoire des idées, si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante.... Quand le monde antique était à son déclin, les vieilles religions furent vaincues par la religion chrétienne. Quand, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les idées chrétiennes cédèrent la place aux idées de progrès, la société féodale livrait sa dernière bataille à la bourgeoisie alors révolutionnaire. Les idées de liberté de conscience, de liberté religieuse ne firent que proclamer le règne

de la libre concurrence dans le domaine du savoir. « Sans doute, dira-t-on, les idées religieuses, morales, philosophiques, juridiques, etc., se sont modifiées au cours du développement historique. Mais la religion, la morale, la philosophie, la politique, le droit se maintiennent toujours à travers ces transformations. Il y a de plus des vérités éternelles, telles que la liberté, la justice, etc., qui sont communes à tous les régimes sociaux. Or, le communisme abolit les vérités éternelles, il abolit la religion et la morale au lieu d'en renouveler la forme, et cela contredit tout le développement historique antérieur. A quoi se réduit cette accusation ? ... qu'elle qu'ait été la forme politique revêtue par ces antagonismes, l'exploitation d'une partie de la société par l'autre est un fait commun à tous les siècles passés. Donc rien d'étonnant si la conscience sociale de tous les siècles, en dépit de toute sa variété et de sa diversité, se meut dans certaines formes communes, - formes de conscience qui ne se dissoudront qu'avec l'entière disparition de l'antagonisme des classes. La révolution communiste est la rupture la plus radicale avec le régime traditionnel de propriété : rien d'étonnant si dans le cours de son développement, elle rompt de la façon la plus radicale avec les idées traditionnelles ».

Le pouvoir politique

« Le pouvoir politique, à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression de l'autre » (p. 69).

Commençons par expliciter le soubassement argumentatif et conceptuel qui rend possibles ces affirmations. Deux points à retenir :

1) Une conception des relations entre « forces productives » et « rapports de production ». Les forces productives sont sujettes à se développer selon une temporalité continue. Les rapports de production sont les constructions sociales qui permettent ce développement. Elles prennent la forme d'institutions, de structures juridiques stables destinées à assurer le développement des forces productives. Au début d'un stade historique, il y a adéquation entre « force productive » et « rapport de production ». Mais la réussite de leur fonction, le développement des forces productives, contribue à rendre caduque cette adéquation. Ce qui conduit les hommes à modifier rapidement (par ex. par une révolution) le rapport de production antérieur qui du fait de son rôle positif est devenu un obstacle à la poursuite du développement. Le moteur de l'histoire est donc lié au fait que « forces productives » et « rapports de production » obéissent à deux temporalités différentes, continuité des f.p. et discontinuité des r.p.

De ce schéma théorique découle l'idée que l'issue des luttes pour mettre fin à un rapport d'exploitation dépend de la nature de la relation entre f.p. et r.p. Il faut distinguer deux types de contradiction : une contradiction originelle à l'intérieur des r.p. (homme libre/esclave, patricien/plébéien, baron/serf, maître/compagnon, bourgeois/prolétaire, → oppresseurs/opprimés) – c'est celle qui apparaît à la conscience des hommes -, et une contradiction qui apparaît dans le temps, entre le r.p., stabilisé dans des formes institutionnelles, et les f.p. transformées du fait de leur développement continu.--> Illustration : « la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs ».

Ce schéma s'applique à toute l'histoire, l'histoire occidentale du moins. C'est la reprise de la philosophie hégélienne (étudiée l'an dernier) dont il reprend le découpage (« les Orientaux », « les Grecs », « les nations germaniques »...) à quoi il faut ajouter un schéma évolutionniste : le développement des f.p. se fait comme le processus vital qui voit un organisme croître du fait de sa nourriture (analogue aux r.p.), si bien que régulièrement il faut changer de type de nourriture, de régime alimentaire. Ce qu'on appelle le

« matérialisme » de Marx suppose cette proximité avec l'évolutionnisme, philosophie influente au dix-neuvième siècle.

Mais ce schéma prend une forme singulière avec l'avènement du capitalisme, à propos duquel on peut parler d'« accélération » du temps (cf. H. Rosa). Ce que montre le passage qu'on commente. Si « la bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire », elle a joué ce rôle d'une manière originale, inédite.

Accélération de la temporalité : « bouleversement continu », « constant ébranlement de tout le système social », « cette agitation et cette insécurité perpétuelle », également « la paresse la plus crasse », (expression lourde de sens).

→ Si l'on va jusqu'au bout du raisonnement, on en conclut qu'avec la bourgeoisie le schéma classique est rendu caduc, dans la mesure où la bourgeoisie ne peut pas rendre possibles des rapports de productions dotés d'une certaine stabilité, d'une certaine « durabilité ». A la limite si l'idée de société signifie l'idée d'institutions, de formes sociales relativement stables, celles précisément dont il parle dans le texte (famille, propriété, patrie, Etat...) transmissibles d'une génération à l'autre, alors l'existence du capitalisme est incompatible avec ce que jusqu'à présent on a appelé société. Jean-Claude Michéa affirmera de son côté que « c'est pour des raisons de structure qu'il n'existe pas, ni ne pourra exister de 'société capitaliste' au sens véritable du terme » (*L'enseignement de l'ignorance*, p. 29). Michéa distingue clairement « société » et « système capitaliste ». D'où son opposition absolue à la pensée libérale qui voit dans la constitution d'une société marchande la meilleure façon de faire une société. En deçà d'Adam Smith, Michéa remonte à Mandeville.

2) Une conception du rapport entre l'être et le devoir-être. Le caractère involontaire (« Les nations découvrent par hasard des institutions qui sont bien le résultat de l'action humaine mais pas de l'exécution d'un quelconque dessein » Ferguson, *Essai sur l'histoire de la société civile*, 1767) du développement des f.p. qui rend possible une approche scientifique de l'histoire, dans la mesure où on y repère des lois, revêt en outre un caractère providentiel dans la mesure où il rend possible la réalisation des espérances politiques des groupes opprimés. Ce caractère providentiel est d'autant plus accentué que le présent est justement le moment où les rapports bourgeois peuvent être supprimés. La science de l'histoire montre que ce que les hommes (les révolutionnaires) désirent correspond à ce que les lois de l'histoire permettent. → Il faut donc se réjouir de l'existence de ce processus de développement, du moins **nous** pouvons **nous** en réjouir dans la mesure où **nous** vivons ce moment privilégié où la nécessité des lois de l'histoire se conjugue avec la liberté et les aspirations des forces révolutionnaires.

Ce qui va se traduire dans ce passage par le jugement que Marx porte sur ces groupes selon le rôle qu'ils jouent, qu'ils accompagnent ce processus, qu'ils l'entraînent ou qu'ils l'entravent.

« Les classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans » : elles s'opposent à la bourgeoisie mais pour défendre cela même que la bourgeoisie détruit ; d'où le caractère conservateur de leurs revendications. C'est le gros de l'électorat des partis de droite dont la vocation est de favoriser ce « bouleversement continu ». Il y a donc contradiction entre la politique effective de la droite et son programme affiché, entre sa pratique et son discours.

« La racaille ». Elle peut donner l'impression de s'opposer à la bourgeoisie alors même que certaines de ses pratiques vont dans le même sens, à savoir « l'ébranlement de tout le système social ». Marx déclare que

« ses conditions de vie la disposeront ... à se vendre à la réaction ». J. C. Michéa, de son côté écrit qu' « il est clair que cette fraction modernisée du Lumpen n'est pas 'intégrée', quelles que soient, par ailleurs, les raisons concrètes (familiales et autres) qui expliquent ce défaut d'intégration. S'il s'agit, en revanche, de l'intégration au système capitaliste, il est évident que la Caillera est infiniment mieux intégrée à celui-ci (elle a parfaitement assimilé les éloges que le Spectacle en propose quotidiennement) que ne le sont les populations, indigènes et immigrées, dont elle assure le contrôle et l'exploitation à l'intérieur de ces quartiers expérimentaux que l'Etat lui a laissés en gérance. En assignant à toute activité humaine un objectif unique (la thune), un modèle unique (la transaction violente ou *business*) et un modèle anthropologique unique ( être un vrai chacal), la Caillera se contente, en effet, de recycler, à l'usage des périphéries du système, la pratique et l'imaginaire qui en définissent le centre et le sommet. L'ambition de ses membres n'a, certes, jamais été d'être la négation en acte de l'Economie régnante. Ils n'aspirent, tout au plus, qu'à devenir les *goldens boys des bas-fonds...si la Caillera est, visiblement très peu disposée à s'intégrer à la société, c'est dans la mesure exacte où elle est parfaitement intégrée au système qui détruit cette société* » (Ens. ign. p. 99). Il faut distinguer ce que la pensée libérale s'ingénie à confondre, « système capitaliste » et « société ».

Deux idées à retenir : a) Il faut distinguer ce que la pensée libérale et utilitariste s'ingénie à confondre, « système capitaliste » et « société », et à faire croire : le marché est aussi une société où les individus se retrouvent pour satisfaire leurs intérêts égoïstes ; b) Par ces propos, Michéa marque son opposition frontale à des penseurs comme Foucault (mais aussi Guattari...), à un certain « romantisme de la délinquance » exploité par les « industries du Spectacle », et aussi par la « sociologie d'Etat » (Ens. Ign. P. 101).

Ce passage sur la « racaille » peut être mis en relation avec un autre texte de Marx, *Bénéfices secondaires du crime* (Théories sur la plus-value). Ce texte peut se comprendre de deux façons : a) Distinguer, comme le fait la pensée commune (càd « bourgeoise », « dominante ») entre deux types de production (« idées », « vers », « sermons », « bouquins», ...) tenus pour licites, et « la criminalité », relève de la « sentimentalité petite-bourgeoise », des « préjugés ». Ce partage selon des critères moraux sert à masquer l'identité réelle de ces pratiques, du point de vue de l'économie ; ce que la critique matérialiste révèle après avoir constaté ce que le système capitaliste a déjà établi dans les faits. D'où la phrase « Il (le criminel) donne ainsi une nouvelle impulsion aux forces productives ». Si l'on fait de l'économie (de la « relance », de la « croissance ») le critère pour distinguer ce qui est progressiste de ce qui ne l'est pas, alors c'est la conclusion à laquelle on doit se résoudre. b) On peut aussi être sensible à l'ironie de ce texte. Marx démontre, par un passage à la limite, l'absurdité du raisonnement économique qui n'apprécie les pratiques humaines que du point de vue de la croissance. Cette interprétation, à la différence de la première, légitime les critères moraux, puisque c'est à partir de ces critères que l'absurdité apparaît. (cf. les débats sur la légalisation du marché des drogues, sur la prostitution...).

« Le prolétariat ». Sa particularité est d'être « sans propriété », au sens propre du terme. C'est cela qui rend possible le fait que la bourgeoisie et le prolétariat font tourner (à l'endroit) la roue de l'histoire. Si le prolétariat « n'a rien à sauvegarder », c'est le résultat de l'exploitation capitaliste, mais c'est aussi le fait que par là même il a un rôle révolutionnaire. La seule différence, c'est que le prolétariat doit prendre le



relais de la bourgeoisie dans l'activation de cette « roue de l'histoire ». L'idée que le prolétariat « n'a rien à sauvegarder » est un des principaux points de désaccord entre Marx et Michéa.

Il faut noter ce point important : Marx donne congé aux structures normatives traditionnelles « lois, morale, religion » dont il fait des « préjugés bourgeois » mais en même temps il donne à la réalité du « bouleversement continu », de « l'ébranlement de tout le système social » une dimension normative ». la « roue de l'histoire » tourne dans le bon sens.

Une fois présentée la position de Marx, il est temps d'examiner le jugement porté par J. C. Michéa, et pour cela on va retenir trois points :

1) La position de Marx suppose un oubli de toute une tradition ouvrière, socialiste, oubli rendu possible par une subtilité rhétorique qui consiste à disqualifier l'idée même de tradition, au nom de l'idée de progrès. C'est le progressisme de Marx qui le conduit à rejeter « le trésor perdu du socialisme ». d'où les allusions à cette tradition (P. Leroux, Proudhon, anarchisme...). Si Michéa partage en gros la position de Marx relative au lumpen-prolétariat, en revanche il récuse le jugement (et le découpage) porté sur la petite-bourgeoisie et le prolétariat. Dans ce découpage (classes moyennes, racaille, prolétariat), il n'y a pas de place pour un groupe social, celui des ouvriers de métiers (les « gens de métiers » - cf. Sewell - ) qui ont joué un rôle important au dix-neuvième siècle dans la mesure où ils étaient le « cheville ouvrière » des luttes sociales, politiques, où ils étaient porteurs d'une culture ouvrière, qui les empêchait de correspondre aux « prolétaires » selon Marx, dont il dit qu'ils « n'ont rien à sauvegarder ». Selon Michéa, c'est le capitaliste qui ne sauvegarde rien à commencer par ce que l'on appelle parfois la culture ouvrière, mais cela vaut pour toute la culture si celle-ci suppose une certaine durabilité. Dire que le prolétariat n'a rien à sauvegarder est tout simplement un mensonge entretenu par les idéologues au service du libéralisme.

Et surtout cette « culture ouvrière » comportait une dimension morale, la « common decency » (Orwell). Le congé donné à ce « trésor perdu du socialisme » (Michéa) est aussi la répudiation de ce fond normatif universel.

« S'il y a, dans l'historiographie des révoltes populaires contre l'industrialisation capitaliste, un épisode qui a toujours été soit censuré, soit profondément dénaturé, voire diabolisé, c'est bien le combat des Luddites anglais, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, contre les fanatiques du Progrès industriel et sa ' meurtrière idolâtrie de l'avenir qui anéantit des espèces vivantes, abolit les langues, étouffe les diverses cultures et risque même de faire périr le monde naturel tout entier' » (I. A. S. p. 166).

« Le socialisme originel... constitue avant tout la traduction en idées philosophiques des premières protestations populaires (luddites et chartistes anglais, canuts de Lyon, tisserands de Silésie, etc.) contre les effets humains et écologiques désastreux de l'industrialisation libérale » (id. p. 168).

« le socialisme ouvrier se construit... dès l'origine, dans un rapport éminemment critique à la modernité, avant tout à son individualisme destructeur (initialement le terme de « socialisme » est précisément forgé par Pierre Leroux pour désigner le contraire de l'individualisme absolu) et à ce curieux catéchisme industriel qui en est une conséquence habituelle » (id. p. 48).

Ce fond normatif commun relèverait pour Marx de la « sentimentalité petite-bourgeoise », comme était « petit-bourgeois », toute expression ouvrière qui ne correspondait au concept « prolétaire ». Ce qui est commun pour Marx, ce sont des « formes communes » (de conscience), elles-mêmes expression du « fait commun à tous les siècles passés » qu'ont été les « antagonismes (de classes). Ces « formes (communes) de conscience... ne se dissoudront complètement qu'avec l'entière disparition de l'antagonisme des classes ». Par là se trouve par avance récusée la notion de « common decency », sur laquelle on s'arrêtera notamment avec **G. Orwell**.

2) La position de Marx repose sur un présupposé, sur une anthropologie de type « utilitariste », qui lui fait prendre pour de la lucidité ce qui n'est que l'expression de ce préjugé. Lorsqu'il oppose « la sentimentalité petite bourgeoise », les « frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque », aux « eaux glacées du calcul égoïste », lorsqu'il parle des « yeux désabusés », il vise à faire passer deux idées, la première consistant à attribuer à la bourgeoisie le mérite de rendre possible un regard lucide sur la réalité sociale. Le calcul est égoïste mais c'est un calcul, susceptible de vérification. Il y a du vrai et du faux. La position de J. C. Michéa s'appuie ici sur un nom « **Mauss** », doté d'une double signification. C'est d'abord le nom de l'anthropologue, neveu de Durkheim, auteur de « *Essai sur le don* », par ailleurs militant socialiste, c'est aussi le nom d'un groupe le « Mauss », « mouvement anti-utilitariste en sciences sociales » (A. Caillé, S. Latouche... ).

3) Il concerne plus la position des héritiers de Marx, ce que J. C. Michéa appelle la « gauche » que Marx lui-même. La pensée politique dite « de gauche », se nourrit de l'illusion selon laquelle la droite c'est l'ordre, le conservatisme, voire la réaction, alors que la gauche, c'est le mouvement, le changement. C'est « l'imaginaire politique de la pensée progressiste ». Sur ce point, il rejoint certains des thèmes développés notamment par **Pasolini**, dont Dominique Fernandez fait un nouveau Savonarole (*Ecrits corsaires, Contre la télévision, Lettres luthériennes...*).